

Le témoin

Extraits du roman *El Testigo* de Juan Villoro

Juan Villoro

Numéro 206, janvier–février 2006

Le Mexique : une mémoire qui s'invente

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18169ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Villoro, J. (2006). Le témoin : extraits du roman *El Testigo* de Juan Villoro. *Spirale*, (206), 26–28.

LE TÉMOIN

QUELQUES mois auparavant, ils s'étaient retrouvés au Jardin du Luxembourg. Félix y avait humé l'odeur printanière des châtaigniers. Il arrivait à peine de Mexico et toutes les journées à Paris étaient pour lui semblables à celle-ci : subtile et parfumée. Son humeur allait se révéler bien meilleure lorsqu'ils déjeunèrent en compagnie de Paola au *Balzar*, un restaurant voisin, et qu'il amusa celle-ci en lui racontant avec brio des horreurs sur leurs connaissances communes.

Durant le déjeuner, Julio toussa à cause de la fumée d'un cigare et Félix lui dit : « Fais attention, bon sang, on dirait la Dame aux Camélias. Tu dois rentrer à Mexico, l'air te fera du bien. » La phrase n'était pas qu'une blague. Son ancien camarade de l'atelier avait cherché à le revoir justement pour cela ; il était à la tête de la direction de la Maison du Poète, où est mort Ramón López Velarde, et qui abrite aujourd'hui un petit musée ainsi qu'un centre culturel. Il y avait remplacé Guillermo Sheridan, biographe du poète. « Je sais que ton année sabbatique approche, Paola me l'a dit. » Cette phrase était faussement délatrice. Oui, Paola le lui avait dit, en présence de Julio, lorsqu'ils avaient dîné à Toulouse un an auparavant. En tout cas, le plus surprenant était que Félix eût retenu l'information. Il chercha la complicité de Paola ; en bonne traductrice italienne, elle se devait de s'imprégner de l'espagnol de Mexico, de se laisser pénétrer par la lumière de la vallée de Anáhuac, de connaître les épices, les fleurs, les arômes colorés des marchés.

Face à l'enthousiasme de Félix, Julio se contenta de caresser sa barbe.

Paola était favorable au voyage bien avant cette harangue. Elle voulait que Claudia et Sandra connaissent le pays de leur père. Même si Julio savait que son envie de partir au Mexique était plus motivée par les romans qu'elle traduisait que par ce que Félix disait, le fait qu'ils soient d'accord l'énerva. Il essaya de détourner la conversation vers Roland Barthes, qui avait mangé dans ce même restaurant avant de mourir. Il avait été renversé à quelques rues de là. « Je ne me souviens pas d'une seule photo de Barthes sans cigare », ajouta Julio. « C'est pour ça qu'on l'a écrasé », répliqua Félix, jugeant ce sujet clos et revenant à ce qui le préoccupait : le retour. Julio était tout désigné pour se joindre à la direction de la Maison du Poète ; il n'étudiait pas López Velarde mais il connaissait bien les auteurs parallèles, voisins ou dérivés ; personne ne le soupçonnerait d'être là pour tirer un profit quelconque. Il fallait prendre soin des formes. « Au Mexique la forme c'est le contenu », dit Félix en citant un politicien dont Julio ne se

souvenait plus. Le comparatiste avança sa fourchette vers l'assiette de Paola et y piqua une de ses pommes de terre. Un abus de confiance, bien qu'elle n'y ait pas touchées. « Il cherche un associé fantôme », pensa Julio, et son voyage à Mexico commença à se concrétiser.

Les conversations avec Jean-Pierre Leiris contribuèrent aussi à son retour. À Nanterre, Julio faisait partie des rares personnes à avoir encore le privilège de se voir adresser la parole par l'Homme en Noir.

Habillé avec une indifférence totale pour le climat (c'était l'unique personne dont Julio avait vu le gilet et la cravate transpirer), Leiris étudiait la littérature latino-américaine comme si celle-ci constituait une occasion non négligeable d'alimenter ses opprobres. Le machisme, le *caciquisme*, l'écocide, la corruption intégraient la moitié yin de ses études ; la moitié yang était composée de la sophistication baroque avec laquelle les intellectuels mexicains donnaient leur aval au régime qui les protégeait. Leiris était en contact avec une vague ONG qui le mettait au courant des abus et des sinécures de la société littéraire et courtisane du pays des Aztèques. Il acceptait Julio parce que, à la différence de ses compatriotes, il ne recevait pas de subsides du gouvernement (et surtout parce qu'il n'avait pas de bonne). Certes il l'acceptait, mais comme on accepte du thé quand il n'y a pas de café. Julio n'était pas exempt de péchés : il enseignait des auteurs à moitié oubliés, poètes géniaux aux temps de la Révolution, créatures aux sourcils épilés, étrangers au devenir de l'histoire. Dans son obscure tour d'ivoire, le Mexicain de Nanterre fuyait la réalité : « Maintenant que le Mexique est démocratique, pourquoi n'y pars-tu pas ? » Au Café Cluny, Leiris brandit un exemplaire de *Libération* qui informait de la chute du PRI après soixante et onze ans passés au pouvoir.

Après avoir donné ses cours à Nanterre, Julio aimait se promener dans le quartier Picasso et longer le parc Salvador Allende. Il admirait les hauts édifices aux façades ondulées, décorés de nuages pour égayer ce quartier d'immigrés. Contrairement à ses collègues mexicains, qui obtenaient une année sabbatique tous les trois ans et demi, Julio pouvait en espérer une dans sa vie parisienne, au maximum deux. L'opportunité d'aller au Mexique lui semblait s'imposer, rouge ou noir à la roulette.

Face à la chemise en sueur de Leiris, il fit ses jeux. « Noir », pensa-t-il, avec l'angoisse du parieur. Quelques jours plus tard, il alla faire ses adieux aux tombes de Montparnasse, à celle de Vallejo qui avait prédit sa propre mort à Paris, un jour de pluie qui n'était déjà

plus pour lui qu'un souvenir. Julio passa avec la même nostalgie anticipée devant le petit visage souriant de la tombe de Cortázar, lui qui avait lu *Marelle* comme un manuel de survie, qui était allé à Paris pour ajouter un chapitre au roman et qui s'était contenté d'y vivre. Au milieu des pierres tombales, il pensa à López Velarde et au *Retour maléfique*. Tout en cherchant la tombe de Porfirio Díaz, il se remémora les derniers mots de l'œuvre, « une profonde tristesse réactionnaire ». Il la trouva finalement : une crypte semblable à une armoire avec un toit en pointe, une porte et une petite fenêtre. Julio se pencha pour voir l'inévitable Vierge de Guadalupe, les photos du dictateur, un vase qui réclamait plus d'attentions. Il fut surpris par une plaque en pierre, à la lisière du sol, qui portait l'inscription : « Le Mexique vous aime, le Mexique vous admire, le Mexique vous respecte. » Le message était signé par un homme de San Luis Potosí, avec une date en bas : « 1994. » L'année du soulèvement zapatiste au Chiapas et de l'assassinat de Luis Donaldo Colosio, un compatriote de Julio, de San Luis comme lui, avait décidé de rendre hommage au tyran qui avait provoqué la Révolution mexicaine. La famille l'avait-elle autorisé à mettre cette plaque ? Le PRI était désormais tombé. Cet homme, qui regrettait le passé porfiriste, pensait-il que le changement lui donnerait raison ? La parenté avec qui Julio avait encore des contacts à San Luis Potosí et à Mexico était fascinée par le triomphe de la décence. Elle percevait la démocratie comme un retour aux bonnes mœurs et, surtout, comme la fin de la Révolution. Il avait essayé d'expliquer cela à Jean-Pierre, mais son collègue ne croyait qu'à un progrès fait de ruptures : le Mexique se radicalisait, Julio ne pouvait pas rester dans sa tour d'ivoire. Dans la crypte de Porfirio Díaz, le temps faisait retour sur lui-même. En 1994, quelqu'un avait regretté ici le lointain éden de l'ordre et de la force. La pluie commença à tomber, non pas tant pour honorer poétiquement Vallejo que pour susciter, telles des araignées du temps, un chatouillement froid sous les vêtements de Julio. Sa famille le priait avec insistance de rentrer au Mexique, comme s'il était un exilé de la Révolution et qu'il pouvait enfin se faire dignement rapatrier. « La droite n'a pas gagné : le PRI a perdu », les priorités de Leiris étaient très claires.

Julio décida de rentrer au Mexique pour un an, sans tout à fait partager le raisonnement de Leiris ; il se promenait dans Paris avec l'air d'un somnambule, comme s'il n'avait déjà qu'un souvenir lointain du paysage.

Nieves était le prénom qu'il ne prononçait jamais et qu'il se répétait tous les jours en silence. Avec le recul, avoir été l'amant de sa cousine lui semblait moins insolite que le fait que celle-ci fût la seule femme qu'il eût connue avant Paola.

Ils furent les protagonistes d'un scandale magnifié par les prétentions à la décence de leur famille. Le passage du temps avait eu assez de vigueur pour reléguer sa passion nerveuse d'alors au rang des anecdotes curieuses qui vieillissent mal et qui commencent à paraître artificielles comme si elles dépendaient d'une technologie du souvenir devenue obsolète, révélant un drame monté dans un décor de carton-pâte.

Mais Julio ne pouvait oublier le corps de Nieves transpirant contre le sien, les doigts qui touchaient son visage comme s'ils lui ajoutaient quelque chose de définitif, la compensation ou la promesse dont il avait besoin. Il l'avait perdue, sans savoir pourquoi, épine qu'il ne s'était pas retirée du pied.

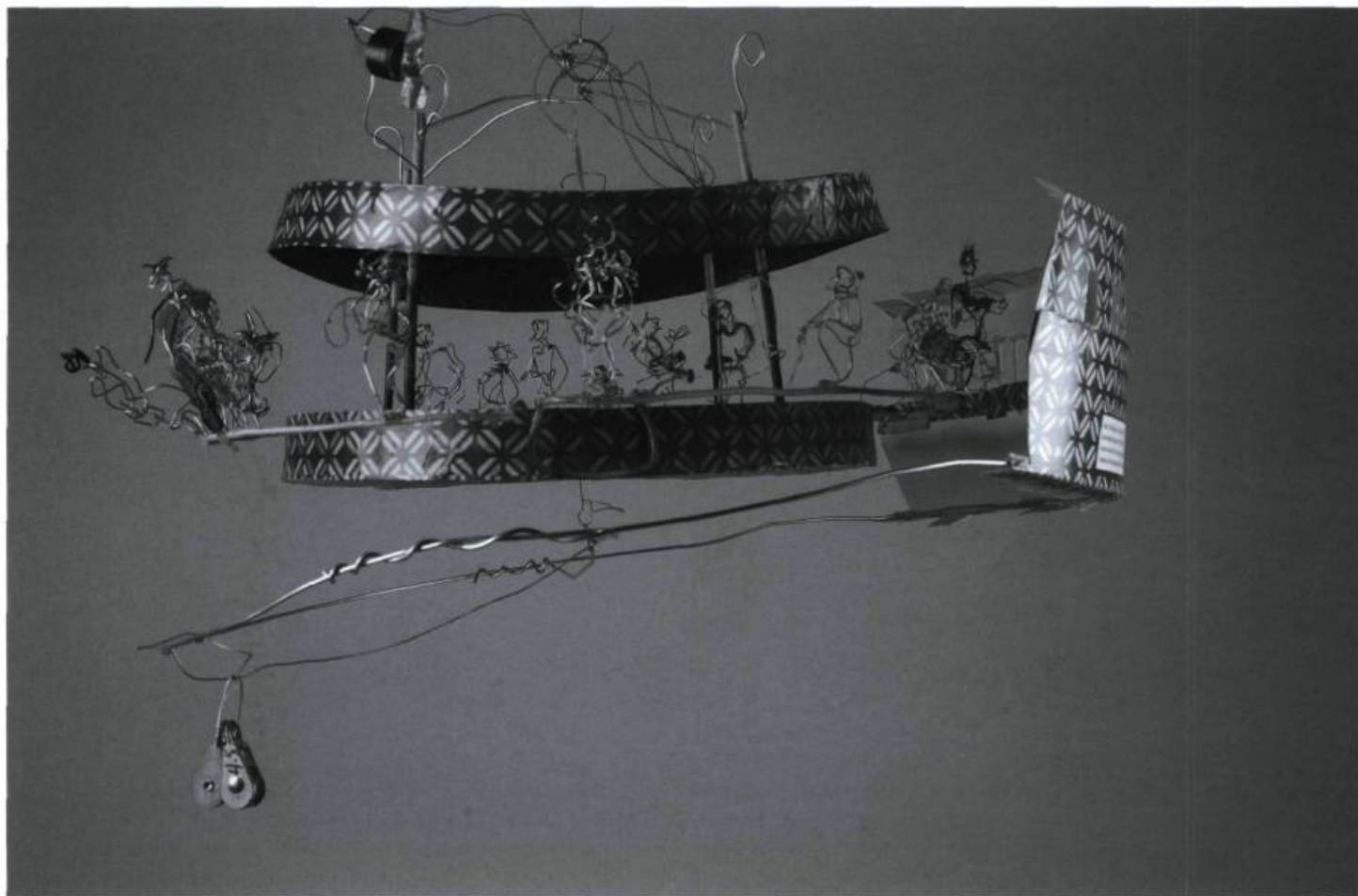
Ils allaient fuir le Mexique ensemble, vers le bonheur et le pardon qu'ils devaient gagner par leur éloignement, mais elle ne vint pas au rendez-vous et fit de lui cet être qui ne se définirait plus que par cette absence.

Il vécut à Florence, La Haye, Louvain et Paris (des centres d'études plus que des villes) avec une seule constance : il y était sans elle. Il ne lui servait à rien de savoir qu'il avait très vite rencontré Paola, chez son directeur de thèse, le vénérable Benedetto, et la

femme de celui-ci, la belle Chiara. Il importait peu que le mariage lui ait apporté un bonheur paisible, avec quelques soubresauts occasionnels pour rompre l'ennui et le convaincre qu'il n'était pas tombé dans une torpeur mongolienne. L'énigme de Nieves persistait. Elle n'était pas venue. Elle lui avait posé un lapin.

Peut-être qu'au bout de quelques années, ils se seraient disputés au point de jeter le réveil par la fenêtre, mais ne pas connaître cela était également une source d'inquiétude.

Paola était au courant de cette opportunité perdue, seule ombre avant elle. Elle avait rencontré Julio alors qu'il ressemblait à un orphelin plus désireux de se faire adopter que de draguer. Heureusement pour eux deux, elle associa son insupportable tristesse à la



culture mexicaine. Elle avait lu *Le labyrinthe de la solitude* et se préparait à traduire des auteurs de ce pays déchiré qui riait fort dans les enterrements. Elle vit dans les yeux de Julio le culte de la mort et la vigueur des spectres. Peu après, sur le divan de son psychanalyste, elle entra dans une phase régressive, pour associer aussi Julio à ces quelques chiens perdus des films de Walt Disney et à l'inoubliable peluche qu'elle avait laissée sur la côte amalfitaine et qu'elle n'avait pu récupérer. À partir de là, les gestes inoffensifs de son jeune mari lui semblèrent moins intéressants et codifiés. Elle avait détesté les négligences et mal-adresses, mais se résolut à l'aimer précisément pour ces raisons. Elle louait même la façon imparfaite avec laquelle il prenait soin de ses mains. Julio ne pouvait pas se couper les ongles sans en oublier un. Après plusieurs jours, il se rendait compte que l'index ou l'auriculaire n'était pas passé à l'élagage. Cet ongle qui se trouvait ainsi absous, il l'appelait le Témoin.

Paola était la brave fille sans prétentions qui voulait un chien sans race et la fille snob qui associait la négligence de Julio et sa coiffure de somnambule à la nuit noire des Aztèques, peuple qui se fouillait le cœur avec un couteau d'obsidienne.

La vie de Julio abritait un fantôme, la femme qui avait refusé d'y être et qui lui avait laissé son ombre. Parfois, Julio l'évoquait en présence de Paola, en s'abstrayant d'une façon étrange, comme si son esprit n'avait plus d'assise et tombait dans le vide d'un puits sans eau.

Paola connaissait un poème de Ramón López Velarde, idéal pour définir ces laps de temps durant lesquels il s'assombrissait et s'abîmait dans le réceptacle de toutes les pertes : « *Le puits m'aimait sèchement ; ce puits-là / abondait en leçons de force, de haute / discrétion, et de plénitude... / Mais aujourd'hui, que son enseignement d'antan me fait faute, / je comprends que je n'ai été qu'un vulgaire élève / de ce professeur taciturne, / car dans mon effort quotidien, je ne suis pas parvenu / à me faire abîme et à ce que l'étoile aimée, / en se penchant vers moi, perde pied.* »

L'hacienda Los Cominos avait un puits dans son premier patio. Nieves et Julio s'y étaient penchés un nombre incalculable de fois. Au fond du cercle vaseux se trouvait une eau impossible à distinguer, parfois purifiée par une tortue, parfois envenimée par des histoires. Une certaine clef, des bijoux manquants, un couteau accusateur pouvaient s'y trouver.

Parfois, la bouche de pierre sentait mauvais ; d'autres fois, elle concentrait le parfum des

orangers comme une haleine verticale. Nieves et Julio y jetèrent leurs dents de lait. Des années plus tard, ils se jurèrent fidélité devant l'eau invisible, là, tout en bas.

« Tu es parti au puits ? », lui demandait Paola lorsqu'il était perdu dans ses pensées. Julio aussi avait été un vulgaire élève de ce professeur taciturne. Il n'avait pas réussi à imiter le puits, à devenir abîme afin que Nieves cherche le profond reflet d'une étoile ou de son visage, perde l'équilibre et tombe là où il l'attendait.

La vie à l'hacienda s'était écoulée autour de cet autel quotidien. Depuis sa cavité ombreuse, le cercle d'eau avait reflété ses rites, ses crises, ses jouissances. López Velarde avait perçu le puits comme un monument au regard et à l'album photographique : « *Dans la pupille liquide du puits / se reflétaient, il y a des années, les aïelets / d'un pot de fleurs ; et l'architecture / agile des têtes de deux ou trois coursiers, / fugitifs de l'enclos ; et la branche courbée / d'un pêcher ; à une époque encore plus lointaine / se réfléchissaient aussi dans le puits / ces adorables dames chez qui brûlaient / la dévotion catholique et la braise d'Eros ; / douces ancêtres, dont la gorge était / décollée, et qui allaient, avec dignité et minauderie, / clore à moitié leurs yeux dans une loge à la zarzuela, / avec des coiffures en tours et de vertigineux / peignes en écaille. Du théâtre au Cierge / Perpétuel, déjà bien lisses et bien enveloppées / dans la noirceur de leurs châles. / J'évoque, tout tremblant, ces ancêtres / parce que j'ai hérité d'elles le désir téméraire / de mêler terre et ciel, désir qui m'a mené / vers de grands embarras au confessionnal.* »

Julio retournait à son propre puits avec moins de tendresse. Il n'avait pas de douces ancêtres aux peignes vertigineux qui somnolaient en écoutant des zarzuelas. Sa tante emblématique, Florinda, était une femme sèche et autoritaire, à la voix forte et au grain de beauté poilu. Cependant, les figures évoquées par López Velarde lui revenaient comme un aura authentique. Pendant presque un siècle, la province avait conservé certaines essences floues qui allaient acquérir une étrange réalité dans les poèmes velardiens.

Au cours de sa première décennie en Europe, il avait reçu peu de nouvelles de Nieves, jusqu'à sa mort sur la route. La nouvelle le dévasta à Louvain, mais il ne parla pas pour autant d'elle.

Dans la mesure où il gardait ce secret, son séjour à l'étranger, aussi long qu'il fût, conservait son caractère provisoire. Quelque chose de lointain l'affectait, brûlait en lui. « Les Mexicains ne savent pas émigrer, ils veulent tous rentrer chez eux le jeudi pour aller voir leur mamie chérie », lui disait Jean-Pierre Leiris, et même si Julio avait déjà passé vingt-

quatre ans à l'étranger, il devait reconnaître qu'effectivement, son séjour n'avait jamais eu la force d'une décision catégorique mais l'air incertain de celui qui avance sans but défini et réalise des exploits, du doctorat en Italie au Centre d'Études latino-américaines de La Haye, où il avait décroché un emploi de généraliste absolu, se consacrant à des imprécisions culturelles, ce qui lui avait permis de faire chauffer le moteur et de décrocher ensuite quelque chose qui touche de plus près à la littérature latino-américaine (Louvain), et, enfin, aux auteurs capricieux, minoritaires, qui pactisent bien avec le mystère (Nanterre, dans la banlieue de Paris). S'il prit jamais une décision, ce fut celle de réduire son champ d'études, de dominer « l'archipel de solitudes » qu'avait été le groupe des « Contemporanéos », de sauter d'île en île à bord d'un frêle esquif, de conquérir le prestige du lointain, des auteurs difficilement accessibles, qui n'étaient ni à la mode ni en vue en Europe, vers qui il fallait entreprendre des pérégrinations avec une authentique ferveur. Nanterre lui avait offert cette opportunité d'archipel distant et de cartographie rare.

Ses retours au Mexique pouvaient à peine être qualifiés de tels : trois ou quatre congrès, une visite à sa mère lorsqu'elle s'était cassé la hanche, une apparition tardive aux obsèques de son père. Dans ses rêves, Nieves lui revenait comme une odeur de sapotier et de terre mouillée, de gentiane violette et de vieux remèdes de pharmacie, de chewing-gums à la groseille et de sodas à l'orange chimique ; d'un carillon de cloches névrosées et de grêle dans le patio ; d'une sensation de chaussettes mouillées qui faisaient crisser les chaussures ; de maisons aux longs couloirs et aux pièces agencées comme des wagons de chemin de fer, de portes de verre translucide, de cuillères trop lourdes pour ses petites mains, de cages vidées par une épidémie qui avait emporté tous les canaris et où ils avaient placé des avions miniatures en papier sans penser qu'ils réalisaient des installations ; des ombres, des clairs-obscur, des pénombres, des années pendant lesquelles la lumière manquait toujours. Ce décor évoquait mal une enfance des années soixante ; c'était comme s'ils s'étaient connus à une époque antérieure ; depuis lors, ils avaient été entourés de trop de vieilleries, accumulées par une famille convaincue que ce qui est usé donne de la dignité. Ce pays existait-il encore ? Avait-il même jamais existé en dehors de son imagination nostalgique ?

Le Mexique, c'était Nieves. Tragiquement, depuis dix ans, c'était la tombe de Nieves.

Juan Villoro

TRADUIT PAR LAURE GAUZÉ